

— LA —

SEMAINE RELIGIEUSE

— DE MONTREAL —

SOMMAIRE

I Annonces à faire en chaire. — II Solennités de titulaires. — III Prières des Quarante-Heures. — IV Une fumisterie. — V Un blasphème officiel. — VI " Buck, mon pauvre Buck " — VII La question scolaire en Angleterre. — VIII La mort réelle et la mort apparente. — IX Aux prières. — X Ordo des fidèles.

ANNONCES À FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 29 juillet

Premier vendredi du mois et 3e anniversaire de la création de Pie X ; dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, collecte pour l'œuvre des séminaristes.

SOLENNITÉS DE TITULAIRES

Dimanche, le 5 août

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête du titulaire de Notre-Dame-des-Neiges ; solennité de celui de Saint-Pierre-aux-Liens.

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Fête du titulaire de Notre-Dame-des-Neiges (Masson) ; solennité de celui de Saint-Ignace-de-Loyola (Nomingue), de Saint-Alphonse-de-Liguori (Hawkesbury) et de Saint-Dominique (Luskville).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité des titulaires de Saint-Alphonse-de-Liguori (Granby) et de Saint-Dominique.

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennité du titulaire de Saint-Germain (Grantham).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Solennité du titulaire de Saint-Etienne (de Beauharnois).

DIOCÈSE DE PEMBROKE. — Solennité des titulaires de Saint-Ignace (Maynooth) et de Saint-Alphonse-de-Liguori (Chapeau).

DIOCÈSE DE JOLIETTE. — Solennité des titulaires de Saint-Ignace-de-Loyola et de Saint-Alphonse-de-Liguori.

J. S.

Prières des Quarante-Heures

VENDREDI,	27	JUILLET	—	Notre-Dame-de-Bonsecours.
DIMANCHE,	29	"	—	Noviciat des Pères Oblats.
MARDI	31	"	—	Saint-Gérard-de-Magella, Vaucluse.

UNE FUMISTERIE

LES lignes suivantes reproduites de la *Croix* de Paris, en date du dimanche 24 juin et du lundi 25 juin, expliqueront d'elles-mêmes le titre que nous venons d'écrire.

* * *

(*M. A. Léo Leymarie, correspondant de la « Presse » à Paris, a reçu le cablogramme suivant de Montréal :*)

Montréal, 23 juin.

Durant la nuit de jeudi à vendredi, vers 11 heures 45, l'alarme était donnée du quartier ouest de la ville de Montréal. De l'Hôtel Windsor où le guetteur avait aperçu les flammes, la brigade centrale du feu fut également avertie. Les pompiers furent rapidement sur les lieux et mirent leurs pompes en batterie.

La cathédrale Saint-Paul, où Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, a son trône, était la proie des flammes. De tous côtés le feu détruisait les bancs d'œuvres, les chaires, les confessionnaux, venaient mordre les pierres et briser les vitraux.

A un certain moment un énorme pan de mur de la façade s'abattit et fit disparaître dans un enchevêtrement de bois, de gravats, de pierres, le monument élevé l'an dernier en l'honneur de Mgr Bourget.

Malgré les efforts de la Tour Déluge, malgré le dévouement de toutes les brigades du feu, venues de Westmont, Saint-Henri, Sainte-Cunégonde, Maisonneuve, le feu traversa les rues, bordant la cathédrale au Sud et à l'Est, et alla réduire en cendres le couvent refuge Saint-Joseph.

La maison de solitude des prêtres de l'archevêché fut également la proie des flammes.

Les blessés, hospitalisés au refuge des Sauveteurs pompiers, sont actuellement assez nombreux ; l'ambulance de l'hôpital Notre-Dame a déjà emmené, rue Notre-Dame-Est, près de 40 victimes ; celle du Royal Victoria Hospital en a transporté 15.

L'on ne signale pas, en ce moment, de morts mais il pourrait

que sous les décombres du refuge l'on eût la douleur de retrouver quelques cadavres.

Les dégâts matériels sont évalués, en ce moment, à plus de 2,500,000 francs.

La cathédrale Saint-Paul était située à l'ouest de la ville de Montréal, non loin du carré Victoria, de l'Hôtel Windsor, en plein quartier anglais, construite en pierre, sur le modèle de la basilique de Saint-Pierre de Rome, elle était l'orgueil et l'admiration des fidèles du Nord-Amérique. Elle contenait quelques tableaux de grande valeur, et la chaire en bois rare était un chef-d'œuvre d'art remarquable.

Le monument en bronze de Mgr Bourget, ancien évêque de Montréal, écrasé par la chute d'une muraille, était une œuvre remarquable due au talent de M. Hébert, statuaire canadien-français. Ce monument avait été inauguré le 24 juin de l'an dernier devant tous les membres de l'épiscopat canadien et avec le concours de toutes les sections de la Société Saint-Jean-Baptiste.

* * *

Toute cette dépêche est de la fantaisie pure. Pas une parcelle de la cathédrale de Montréal n'a été touchée par le feu. Nous disons cela pour calmer les alarmes de nos amis de France.

A peine avons-nous besoin d'ajouter qu'il est incroyable qu'un pareil cablogramme ait été envoyé de Montréal à ce M. A. Léo Leymarie.

L'expéditeur se serait moqué du destinataire, outre mesure ; et comme M. Leymarie a séjourné dans notre ville pendant quelque temps, il ne doit pas s'être choisi ici de correspondant tellement malhonnête.

Et alors ?

Voici une explication aussi charitable que possible.

Une dépêche laconique a dû être envoyée, annonçant l'incendie de la cathédrale de Nicolet, effectivement détruite par le feu.

Il y aurait eu confusion, erreur, ignorance, quelque part. Et Montréal se trouvant substitué à Nicolet, un esprit inventif a brodé là-dessus, sans aucun respect pour les lecteurs, sans aucun souci de la probité.

De cette incubation artificielle est sorti le sinistre canard.

* * *

De l'incident, une seule chose mérite d'être retenue. C'est pour cela seulement que nous écrivons.

Dès centaines de cablogrammes et de lettres sont venues exprimer à Mgr Bruchési les sympathies de ses amis et de ses connaissances d'outre-mer.

Il est bien impossible à Sa Grandeur de répondre à tous.

Mais elle nous prie de nous faire l'écho de ses sentiments. Tout en regrettant l'émotion causée par cette fausse dépêche, Monseigneur ne saurait être insensible à tant de marques d'estime et d'amitié.

Il en donne à toutes les personnes qui lui ont écrit l'assurance respectueuse et profondément reconnaissante.

UN BLASPHEME OFFICIEL

DEPUIS longtemps le nom de JÉSUS n'avait pas été prononcé en France par les lèvres des gouvernants. Le nouveau ministre de l'intérieur, M. Clémenceau, l'a prononcé ; mais pour affecter de nier, à la face du pays et de toutes les nations catholiques du monde, son œuvre surnaturelle et sa divinité.

Sa phrase, en effet, contient, en quelques lignes, des insinuations et affirmations injurieuses et blasphématoires contre l'Eglise des temps apostoliques, contre la fidélité des apôtres à l'œuvre du Maître, et surtout contre la personne même de Jésus-Christ, que le ministre ose mettre sur le pied d'un Jaurès et considérer comme un

réformateur qui s'est trompé, qui a voulu renouveler le monde par des mots !.....

L'affichage d'un tel discours blesse profondément tous les catholiques.

Aussi croyons-nous devoir reproduire les réflexions publiées à ce sujet par l'*Osservatore Romano* :

“ Le ministre de l'intérieur de la République française, M. Clémenceau, se trouvant hier à la Chambre aux prises avec les socialistes, naguère ses alliés et ses amis, maintenant ses adversaires déclarés, a cru bon d'agrémenter son discours d'une boutade que par fidélité de chroniqueur nous rapportons dans le compte rendu télégraphique de la séance, mais que nous ne pouvons laisser passer sans un mot de protestation.

“ En comparant, en effet, comme il a eu l'audace de le faire, M. Jaurès, chef des socialistes, à Jésus, et en disant que le divin Rédempteur en voulant rénover l'humanité n'a réussi qu'à reconstituer une société “ qui devint une société de violence et de sang ”, il n'a pas seulement proféré un blasphème et un sacrilège, mais aussi un mensonge calomnieux et bestial.

“ La violence portée sur la terre et prêchée par le Rédempteur est la violence contre les basses cupidités, les mauvaises passions et les instincts bestiaux ; la violence contre la volonté récalcitrante et rebelle ; et aussi l'école de la mortification, de l'abnégation et du sacrifice. Quant au sang, la société vraiment animée de l'esprit de Jésus ne se souvient que de celui versé par ses fils, toujours martyrs, et non bourreaux de leurs frères.

“ La violence des vrais sectateurs de Jésus, pour la gouverne de M. Clémenceau, qui blasphème ce qu'il ignore absolument, est celle de ses humbles religieux et de ces douces Sœurs, par lui et ses amis persécutés et proscrits, qui, outragés, pardonnent, qui, torturés, font le bien, qui, bannis cruellement, sont toujours prêts à

demeurer ou à retourner accomplir leurs saintes vengeances dans les salles d'hôpitaux, dans les asiles des pauvres, dans les refuges pour l'enfance abandonnée ; qui ayant perdu tout espoir de rester dans leur pays, se réfugient dans les colonies lointaines et baisent le sol qui leur rappelle au loin l'ingrate patrie, et éteignent leurs justes ressentiments en prodiguant leurs soins affectueux au lit des lépreux et des pestiférés.

“ Voilà la violence prêchée par Jésus, voilà la violence pratiquée par ses vrais sectateurs, que M. Clémenceau, avec une audace, non pas rare, mais unique, a cru devoir dénoncer à la tribune de la Chambre française.

“ Mais plus que l'indignation, plus que le sentiment de protestation que mettent sur nos lèvres, pour une telle inconvenance, la foi, l'histoire, le bon sens et l'honnêteté naturelle, ce que nous éprouvons est un sentiment de compassion profonde, à la pensée que des hommes de cette espèce sont, hélas ! les derniers remparts qui restent encore pour retenir le torrent socialiste qui menace de submerger notre sœur latine ”.

“ BUCK, MON PAUVRE BUCK ”

BUCK était un voleur de profession.

A quatorze ans, il quittait le toit paternel pour s'enrôler dans la société des pillards de maisons.

Américain de naissance, il avait exercé son métier un peu partout.

C'est lui qui, entre autres méfaits, avait fait sauter le coffre-fort du bureau de poste de Farnham, il y a quelque quinze ans, pensant y trouver une somme de cinq mille piastres. Heureusement que le maître de poste avait eu du flair et qu'au lieu de mettre son argent dans la voûte de sûreté, il était allé le déposer à la Banque des Cantons de l'Est.

Or, un jour, à Moncton, N.-B., Buck fut pris en flagrant délit de vol.

La police paya cher sa capture ; car Buck, dans le but de se sauver, tua un des agents.

Il fut appréhendé, conduit à la prison de Dorchester, jugé et condamné à être pendu.

* * *

Celui qui appelle Buck « Mon pauvre Buck », « Mon ami Buck », c'est le Père Cormier, C. S. G., aumônier de pénitencier.

Buck avait été baptisé et c'était tout.

Point de première communion, point de catéchisme, point d'assistance aux écoles catholiques.

Buck avait grandi dans le vice, et n'eut jamais d'autres soucis que de se perfectionner dans l'art de prendre le bien d'autrui.

Le Père Cormier s'acharna à sa conversion.

Il eut à combattre, outre les mauvais instincts de la nature dégradée, toute l'influence protestante. Ministre, méthodiste, anglican, baptiste, presbytérien, vinrent tour à tour offrir leurs services au condamné. Mais la lecture froide d'un simple passage de l'Écriture Sainte ne disait rien ni à son cœur ni à son intelligence.

Aussi Buck envoya-t-il promener les ministres, quelques-uns avec des paroles très injurieuses.

Le Père Cormier s'y prit autrement et chercha tout d'abord à gagner l'amitié du détenu. La nature franche, la parole intéressante du Père produisirent une partie de l'effet désiré. Pour Buck, le Père Cormier devint le type du *gentleman*.

Il faut bien avouer que le Père prit un moyen fort simple, mais efficace pour conquérir son estime. Il s'intéressa à son sort temporel et voulut ni plus ni moins qu'obtenir une commutation de peine. Requête, lettres et voyages à Ottawa, il fit tout pour parvenir à son but.

Buck admirait ce dévouement. Mais cette admiration restait platonique.

Quand on lui parlait de vie future, de conversion, c'était des emportements et des blasphèmes épouvantables.

Il fallait ne souffler mot ni de religion, ni de ciel pour récompenser les bons, ni d'enfer pour punir les méchants. Ces vérités l'exaspéraient et provoquaient chez lui des accès de rage.

Et pourtant la présence du Père Cormier n'avait d'autre but que de les lui faire connaître et accepter. Le bon Père multiplie ces visites. Il converse des heures entières avec son prisonnier, et pour lui faire trouver moins longues les heures de la nuit, il veille avec lui tard dans la soirée. Il lui rappelle le souvenir de son père, de sa mère, ses années d'enfance.

Buck apprécie tout cela ; sur ses yeux, on verra même perler des larmes. Mais pour se reconnaître, pour se convertir, point.

Le Père a recours alors à la prière des âmes saintes. Il écrit à droite, à gauche, dans les communautés religieuses, pour obtenir de Dieu qu'il fléchisse ce cœur endurci.

Buck est toujours dur comme le rocher.

On le dirait marqué d'avance du signe de la réprobation.

* * *

Que faire dans ces conjonctures ? Au moins, la sainte Vierge pourra-t-elle attendrir ce cœur endurci ?

Le Père Cormier s'ouvre à elle. Poussé par une inspiration intérieure, il prend sa médaille, la fait bénir par le Rév. Père Lefebvre qu'il connaissait comme homme d'une grande vertu, et se dirige vers la prison pour la centième fois peut-être.

L'entretien avec Buck fut amical.

Celui-ci, sensible à tant de dévouement, ne voulait pas être taxé d'ingratitude.

— Comme je vous dois de la reconnaissance, mon Père,

pour ce que vous faites pour moi ! Que je vous dois de remerciements ! Y a-t-il un moyen quelconque de vous récompenser ?

— Ah ! mon pauvre Buck, je ne veux rien. Je n'ai fait que mon devoir à ton égard. Mais puisque tu désires me payer à tout prix, je vais te demander quelque chose qui me dédommagera entièrement.

— Qu'est-ce donc ?

— Tiens, vois-tu ce petit emblème religieux ? Et le Père Cormier lui montre la médaille.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est l'image de la Sainte Vierge.

— Qu'est-ce que la Sainte Vierge ?

— Oh ! c'est une femme bien puissante, bien bonne.

— Et que voulez-vous que je fasse de cette médaille ?

— Simplement que tu la suspendes à ton cou.

— Par-dessus mes habits ?

— Oh ! non par-dessous. Les autres prisonniers ne verront rien.

— J'y consens ; après tout, ce n'est pas cher pour vous payer de toutes vos bontés.

Et ils se séparèrent.

Ceci se passait trois jours avant l'exécution.

Le Père Cormier était anxieux de savoir ce que la Sainte Vierge allait faire.

* * *

A l'heure convenu, il se trouvait le lendemain à la prison.

Quelle déception !

Le goélier qui avait la garde du condamné à mort, vint au-devant du Père lui apportant la médaille : « J'ai trouvé, dit-il, cet objet à la porte de la cellule de Buck ».

* * *

Le Père Cormier mit la médaille dans sa poche de soutane, le cœur navré.

La Sainte Vierge elle même était donc impuissante à convertir Buck !

* * *

Buck est de nouveau en présence de son ami.

— Comment es-tu ce matin, lui dit le Père.

— Je suis bien.

— Tant mieux... Mon pauvre Buck, le jour fatal arrive. Tâche de te montrer brave.

Buck paraissait nerveux, sa figure était sombre plus que d'habitude. Il ne pouvait rester tranquille sur son siège. Que se passait-il donc ?

— Savez-vous, mon Père, que je me suis mal conduit à votre égard ? que je suis un lâche ?

— Toi, un lâche ; mais non ! c'est impossible, après avoir bravé tant de dangers, exposé ta vie tant de fois !

— Oui, je suis un lâche. La médaille que vous m'avez donnée hier ; en avez-vous entendu parler, vous l'a-t-on remise ?

— Oui... Je n'y comprends rien.

— Et bien ! vers dix heures hier soir, je l'ai arrachée de mon cou et jetée par la porte.

— Pourquoi donc as-tu fait cela, pauvre Buck ?

— Je ne pouvais m'endormir : cette médaille pesait sur moi comme une montagne et son cordon m'étranglait.

— Pauvre Buck ! Tu as raison de dire que tu es un lâche. Comment ! tu n'as pu supporter une médaille si légère ? son cordon t'étranglait ? Toi, fort comme un Hercule ?

— Ce n'est pas de la superstition, encore moins de l'hallucination. Je sentais réellement son poids peser sur ma poitrine, comme si elle eut voulu me la renfoncer. Son cordon me gênait au point que je ne pouvais respirer.

— Mais Buck ne trouves-tu pas étrange le pouvoir de ce cordon et de cette médaille ?

— Oui, vraiment étrange.....

— Est-ce que la Sainte Vierge qui est représentée sur cette médaille n'y serait pas pour quelque chose ?

— C'est possible.

— Oh ! alors, c'est un avertissement que tu ne devrais pas mettre de côté.

— Cette médaille a certainement une vertu extraordinaire.

— C'est la Sainte Vierge qui t'avertit de te préparer à la mort en bon chrétien.

Pour la première fois, la voix de Buck devint timide...

— Oh, dit-il, d'un ton suppliant, voulez-vous me redonner ma médaille ?

— Oui, mais à condition que tu la gardes bien sur toi.

— Je vous le promets.

* * *

Buck était vaincu. Son âme s'ouvrit toute large aux effluves de la grâce.

Il se jette entre les bras du Père Cormier et lui demande pardon.

Le lendemain, Buck se confessait. Et quelle confession ! Elle se fit à six reprises différentes et avec des sanglots.

Buck fut désormais tout entier aux choses du ciel.

Il passait son temps à lire *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Le jour même de l'exécution, il fit sa première communion. Et vraiment l'enfant qui reçoit son divin Rédempteur pour la première fois, n'y met pas plus de sentiments de piété tendre et d'amour.

Ses dernières paroles, alors que son corps était lancé dans le vide, furent : *Jésus... Jésus..*

* * *

Le voyageur qui visite le cimetière de Dorchester, y trouve quelque part une pierre tombale.

Cette pierre a été érigée à la mémoire de notre meurtrier par les soins de son Père spirituel.

Que de fois le bon Père Cormier est allé y déposer une prière et des larmes.

Vous tous qui lirez ces lignes, admirez la bonté de la Sainte Vierge, en même temps que le zèle et le dévouement du prêtre.

L.-E. C.

LA QUESTION SCOLAIRE EN ANGLETERRE

LA plupart des écoles anglaises sont libres ou, comme on dit là-bas : « volontaires ». Aux termes de la loi scolaire de 1902, encore en vigueur, le gouvernement accorde des subsides à toutes les écoles et la subvention, uniquement déterminée d'après le nombre des élèves, est fournie à la fois par les impôts et par ce qu'on appelle « la taxe des pauvres ». Les écoles « volontaires » ont le droit d'enseigner la religion de ceux qui les fondent, catholiques ou protestants. L'Etat n'a institué d'écoles publiques que là où il n'y avait pas d'écoles volontaires ; et dans ces écoles officielles, les cours de religion ne peuvent être donnés qu'en-dehors des heures de classe ; les enfants qui ne veulent pas suivre ces cours en sont exemptés *ipso facto*.

En pratique, ce sont surtout les anglicans et les catholiques qui ont bénéficié de la loi de 1902 : les anglicans, entretenus par l'Etat, possédant la majorité des écoles ; et les catholiques qui se sont imposé les plus lourds sacrifices pour en élever le plus grand nombre possible.

La question scolaire qui passionne en ce moment-ci l'Angleterre est née de ce que ce pays compte une masse de protestants

appartenant à plus de cent cinquante sectes dissidentes s'unissant dans la haine de l'Eglise officielle établie, l'Eglise « anglicane ». Lorsque ces sectes fondent une école, elles la veulent neutre, — non qu'elles soient précisément antireligieuses, — elles ont leurs temples, leurs ministres, leurs offices, — mais elles sont sans croyances arrêtées, sans doctrines positives, elles réduisent la religion au strict *minimum* et jugent inutile de la mettre au programme de l'enseignement. En même temps, ces sectes ne peuvent tolérer que leurs deniers servent à entretenir plus d'écoles confessionnelles que d'écoles neutres ; et de leur côté, catholiques et anglicans n'ont pas été sans avoir eux mêmes à se plaindre de l'arbitraire, de l'injustice, des abus de pouvoir qui ont trop souvent marqué l'application de cette loi, juste et libérale en principe. Car en pratique de multiples tracasseries viennent contrarier l'égalité répartition des subventions entre les écoles libres et les écoles publiques.

C'est ainsi que la loi de 1902, la meilleure qu'ait eue l'Angleterre depuis 1870, a été attaquée plus ou moins violemment de tous les côtés ; et cette impopularité a contribué à la chute du cabinet Balfour qui en était l'auteur.

Ainsi s'explique l'agitation qu'a produite, en sens divers, le projet du ministère Campbell-Bannerman de substituer des écoles officielles ou neutres à toutes les écoles confessionnelles, catholiques, anglicanes et privées, actuellement existantes. Telle est aussi la genèse de cet admirable mouvement de protestation dont les catholiques d'Angleterre, dirigés par leurs évêques, les Cowgrill, les Bourne, nous donnent l'exemple en ce moment-ci.

Il faudrait peut-être remonter loin dans l'histoire pour rencontrer une manifestation catholique aussi impressionnante que celle qui s'est déroulée dans l'Albert Hall de Londres, et dans Hyde Park, sur l'initiative de Mgr Bourne, du duc de

Norfolk, et de M. John Redmond. Cinquante mille catholiques y ont réclamé à grands cris le maintien de leurs écoles.

Avant de se préparer, ces cinquante mille voix entonnaient le chant : *Foi de nos pères*. Impossible de rendre pleinement l'effet de cette marche guerrière, enlevée par la foule enthousiaste et accompagnée par les magnifiques orgues de l'Albert Hall. « Foi de nos pères, encore vivante malgré les donjons, les bûchers et le glaive.., foi de nos pères, nous te serons fidèles jusqu'à la mort ! »

La lutte scolaire trouve donc les catholiques anglais *unis, et décidés à ne faire aucune concession de principes*.

LA MORT REELLE ET LA MORT APPARENTE

LES trois éditions espagnoles et l'édition italienne d'un excellent ouvrage sur la mort réelle et la mort apparente (1) ont été hautement louées dans un grand nombre de revues de différents pays, et elles ont eu un succès considérable.

Le *Monitore ecclesiastico* a vivement recommandé cette savante monographie, en déclarant que la doctrine qui y est soutenue s'appuie sur une multitude de raisons et d'autorités médicales et théologiques.

Sans doute accueillera-t-on au moins aussi bien l'édition française, car elle est beaucoup supérieure aux autres, grâce

(1) *La mort réelle et la mort apparente et leurs rapports avec l'administration des sacrements*. Incertitude des signes ordinaires de la mort, persistance de la vie après le dernier soupir, fréquence des inhumations précipitées, moyen à employer pour échapper au danger d'être enterré vivant, par le R. P. J.-B. FERRERES, S. J. — Etude physiologico-théologique — Traduction française faite sur la 3e édition espagnole, par le Rév. Docteur J.-B. Geniesse, avec notes et appendices du même. — 1906. Paris, G. Beauchesne & Cie, libraires-éditeurs, rue de Rennes, 117.

aux nombreuses notes et aux longs appendices du traducteur, prêtre doublé d'un savant. Ses additions donnent un intérêt général à l'ouvrage du P. Ferreres, qui fut surtout écrit pour le clergé ; elles ont quadruplé ou quintuplé cet ouvrage et y ont fait entrer plusieurs questions importantes et curieuses non traitées par le P. Ferreres.

L'abbé Geniesse, bien qu'assez versé lui même dans les matières physiologiques et médicales qu'il examine, a été avantageusement aidé pour plusieurs points par le savant Dr Maurice D'Halluin, professeur de physiologie à l'Université libre de Lille, grand expérimentateur, hautement apprécié pour ses récents écrits sur la résurrection et le massage du cœur, les étapes de la mort, etc.

Le titre, donné à l'ouvrage par le P. Ferreres, et le sous-titre, ajouté par l'abbé Geniesse, indiquent assez qu'il s'agit de questions du plus grand intérêt.

On y verra que l'on enterre un grand nombre de personnes vivantes ; que les signes de la mort, en-dehors de la coloration verdâtre de l'abdomen, symptôme avant-coureur de la putréfaction, sont tellement incertains que des légions de médecins très capables se trompent chaque jour et confessent, dans de nombreux ouvrages, l'ignorance de la science médicale sur ce point.

On y verra qu'on peut vivre des heures et des jours dans le cercueil sans y être asphyxié.

Les prêtres y apprendront qu'on peut quelquefois administrer les derniers sacrements plusieurs heures et même, dans certains cas plus rares, plusieurs jours après le dernier soupir.

Tous y trouvent l'exposé des soins à donner à ceux qui viennent de mourir, ainsi que celui de divers procédés très efficaces et d'un emploi facile, qui permettront de rappeler à la vie un grand nombre de personnes jugées mortes.

On y trouvera en outre diverses choses des plus intéressantes

sur la vie des fœtus, le baptême utérin, l'opération césarienne ; aussi, la description d'un appareil nouveau destiné à empêcher la mort affreuse dans le tombeau.

Ces questions et tant d'autres y sont élucidées avec beaucoup de clarté ; le tout est appuyé sur de solides considérations et un nombre considérable de faits et de témoignages médicaux.

Tout lecteur gagnera certainement à prendre connaissance de cet ouvrage.

Nous le recommandons en particulier aux prêtres, aux médecins, aux garde-malades et aux directeurs et directrices d'Hôpitaux.

La science de M. l'abbé Geniesse est bien connue de plusieurs de nos jeunes prêtres canadiens qui ont étudié à Rome.

AUX PRIERES

Sœur Marie-Rose-Pulchérie Bourassa-Lepailleux, des Sœurs de la Charité de l'Hôpital-Général de Montréal, décédée à Montréal.

Sœur Marie-Madeleine de Jésus, née Anna Fortier, professe coadjutrice, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Victoria, C.-A.

Sœur Alexandrine Paré, des Religieuses-Hospitalières de Saint-Joseph de l'Hôtel-Dieu de Montréal, décédée à Montréal.

M. C.-P. Hébert, décédé à Montréal.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 29 juillet

Messe basse du VIIIe dim., *semi-double* ; mém. de l'oct. de Ste Anne et des SS. Abdon et Sennnen ; préf. de la Trinité.

Solennité de **SAINTE ANNE**

Messe principale comme le 26 juillet ; mém. du VIIIe dim. ; préf. de la Trinité (des Ap. dans le diocèse de Montréal) ; dernier Ev. du dim. — Aux Iles vêpres, mém. du dim. seulement.